

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 11, 2me année

13 mars 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
destinée à la famille

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Papa
Aérez vos chambres
Le secret de la Confession
La bibliothèque de famille
Boutons d'or
Le Roman d'une Sœur
A Rome : Par ci, Par là

CH. LUIGI
SANITAS
L'Évangéline.
H. CHAUMONT, ptre.
X***
V. VATTIER.
J. B. PROULX, Ptre.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier.

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA

Les HOMONY-
MESSIMPLES de la
langue françaises ont
en vente aux bu-
reaux de la FAMILIE,
etc. Broché 30 cts.
relié 50 centins.

Tous les Français résidant à l'étranger.
Tous les étrangers en relations avec la France
ont intérêt à avoir, à Paris
UN COMMISSIONNAIRE-CORRESPONDANT
expérimenté et dévoué à leurs intérêts
et peuvent s'adresser en toute confiance au

13^e année **COMPTOIR PARISIEN** Fondé en 1879

Commission, Exportation, Consignation

FONDATEUR: A. CLAVEL, DIRECTEUR
PARIS, 36, Rue de Dunkerque, 36, PARIS

Scientific American
Agency for



CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO, 361 BROADWAY, New York.
Office bureau for securing patents in America,
and for all other business connected with the
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year in advance. Address: MUNN & CO,
PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

Voulez-vous faire des
étrennés utiles à vos en-
fants, abonnez vos gar-
çons à l'ETUDIANT \$1.00,
et vos filles au COUVENT
25 cts par an.

TYPEWRITERS

Largest like establishment in the world. First-class
Second-hand Instruments at half new prices. Unprejudi-
ced advice given on all makes. Machines sold on monthly
payments. Any Instrument manufactured shipped, privi-
lege to examine. EXCHANGING A SPECIALTY.
Wholesale prices to dealers. Illustrated Catalogues free.

TYPEWRITER } 31 Broadway, New-York.
HEADQUARTERS. } 290 Wabash, Ave., Chicago.

ADVERTISING

If you wish to advertise anything anywhere at any time
write to GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spruce St., New-
York.

EVERY one in need of information on the subject of
advertising will do all to obtain it. Write for
Advertisers' \$68 wages, price one dollar. Send postage
paid, on receipt of price. Contains a careful compilation
from the American Newspaper Directory of all the best pa-
pers and class journal; gives the circulation rating of
every one, and a good deal of information about rates and
other matters pertaining to the business of advertising.
Address: ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10
Spruce St., N. Y.

J. ALCIDE CHAUSSE

ARCHITECTE

Mesureur et Evaluateur.

1541, RUE STE-CATHERINE

TELEPHONE: BELL 6930.

MONTREAL.

Nous avons besoin d'agents pour
l'ETUDIANT. Commission générale.

Achetez A l'Œuvre et à l'Épreuve, de Laure Conan. En vente aux
bureaux de l'ETUDIANT et de la FAMILIE, 52 centins, franc de port.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PAPA

HENRI. — Moi, ça m'ennuie de retourner en classe cette après-midi. Vois quel beau temps ! comme on aimerait faire un tour de promenade !

FLORENCE. — C'est vrai ; mais il ne manque pas de gens, va, qui ne pourront pas se promener cette après-midi.

H. — Papa est bien sorti.

Fl. — Oui, pour faire des visites.

H. — Ça ne fait rien, papa est plus heureux que moi. Au moins, il va où il veut. Et ce soir, en rentrant, il pourra se reposer, lire son journal ou des livres amusants, si cela lui plaît. Tandis que moi...

Fl. — Eh bien, toi, qui t'empêche de te reposer, de lire des livres amusants ?

H. — Ah ! bien oui, pas le journal, d'abord, on me le défend toujours.

Fl. — Tu ne le comprendrais pas.

H. — Mais si, j'en comprendrais toujours un peu. Et puis, d'ailleurs, il s'agit bien de cela. Mes devoirs, mes devoirs, toujours mes devoirs ! et quand ils sont finis, il y a mes leçons ; quelquefois il reste encore beaucoup à faire après souper...

Fl. — Parce que tu as commencé trop tard.

H. — Et moi qui déteste tant travailler après souper ! Quand je serai grand, bien sûr, je ne le ferai pas. Je ne trace-

rai pas une ligne ! J'irai dormir ou bien je m'amuserai. Qu'on est heureux quand on est grand !

Fl. — Papa n'a pas l'air tellement heureux. Le soir, il est quelquefois très fatigué. Je lui entends dire qu'il est inquiet.

H. — Pourquoi ?

Fl. — A cause de ses malades. Il y en a qu'il a beau soigner, il ne peut pas les guérir. Il se plaint que beaucoup l'appellent trop tard, quand la maladie est déjà trop avancée. Puis, quand il les voit près de mourir, cela le tourmente.

H. — Oui, c'est vrai, ça doit le tourmenter. Mais enfin, on ne le commande pas, papa ; on ne le gouverne pas comme moi. Quand il veut nous emmener à la campagne et y jouer avec nous au croquet, comme aux dernières vacances, personne ne le lui défend. Il fait ce qu'il veut. Tandis que moi, toujours des permissions ! Si je sors : " Où vas tu ? qui te l'a permis ? " Quand je rentre : " Monsieur, d'où venez-vous ? " Et l'autre jour, un jour de congé, tu sais bien, on m'a tenu dans la maison, et on m'a fait prendre médecine. C'est ça qui était amusant !

Fl. — On ne peut pas faire que des choses amusantes, même les grandes personnes.

H. — Les grandes personnes sont libres, voilà pourquoi je voudrais être à leur place.

Fl. — Moi, je sais bien que papa ne fait pas ce qu'il veut.

H. — Tu crois ?

Fl. — J'en suis sûre. Ainsi, des fois, il est fatigué, mais il faut qu'il sorte encore, parce qu'on vient le chercher pour un malade. Tu parlais de la campagne : il n'a pu y rester qu'une semaine, quoiqu'il aurait voulu être avec nous plus longtemps.

H. — Pourquoi ?

Fl. — Parce que le monsieur qui le remplaçait devait partir à son tour. Et alors papa est retourné en ville, bien vite. Et même la nuit... tu n'as pas entendu qu'on a sonné pour lui, l'autre nuit ?

H. — Non.

Fl. — Ça montre comme tu dors bien. Tu n'entends jamais

rien. Mais maman m'a dit qu'on était venu le chercher pour un malade, et cela arrive encore assez souvent.

H. — Enfin, voyons, tu ne me feras pas croire qu'on n'est pas bien plus libre quand on est grand !

Fl. — Je ne sais pas trop. En tout cas, ce qu'il y a de sûr, c'est que si papa n'allait pas soigner ses malades, il ne gagnerait pas d'argent, et que sans argent on ne peut rien avoir. L'autre soir, quand tu étais déjà couché, je lui entendais dire : " Ah ! cet argent, ce maudit argent, quel souci cela vous donne ! Cette question d'argent se pose à propos de tout ! "

H. — A qui disait-il cela ?

Fl. — A maman. Et maman lui répondait : " Oui, sans cette question d'argent tu aurais pu te reposer davantage. Tu aurais bien besoin d'un mois de repos. "

H. *pensif*. — Pauvre papa ! c'est vrai, quelquefois il a l'air triste, fatigué.

Fl. — Mais oui, et quelquefois tu lui reproches de ne pas souvent s'amuser avec nous. Mais, vois-tu, c'est que, quand il rentre de ses longues courses, et qu'il a vu beaucoup de gens qui souffraient, qui gémissaient, qui avaient la fièvre, alors il revient exténué, il se jette dans son fauteuil, et il n'a guère envie de s'amuser.

H. — Et pourtant il nous rapporte encore souvent des bons, des petits cadeaux.

Fl. — Vois-tu, mon idée, c'est que c'est encore nous qui sommes les plus heureux. Nous n'avons pas de soucis...

H. — Hum ! mes devoirs...

Fl. — Allons, tes devoirs, quand tu les as finis, tu peux te donner de bonnes récréations, et moi aussi. Nous avons tout ce qu'il nous faut ; nous n'avons pas besoin de nous tracasser pour l'argent. Nous devrions bien remercier Dieu. Pense à tout cela, et tu verras que les enfants sont plus heureux que les parents.

H. — Peut-être bien... surtout pendant las vacances.

VENTILEZ VOS CHAMBRES

(Pour la Famille.)

Ouvrez toutes les fenêtres de la maison, dans le cours de la journée, quel que temps qu'il fasse, ayant soin pour cela de choisir le moment que les chambres ne sont pas occupées.

Laissez y pénétrer le soleil et l'air frais qui sont nos meilleurs médecins.

Dans vos chambres à coucher, la nuit, si rien n'empêche, laissez une ouverture d'un pouce dans le haut de la fenêtre, mais ayez soin de placer votre couchette hors des courants d'air entre la fenêtre et la porte. Un courant d'air frais circulant à travers une chambre sera salutaire même aux personnes gravement malades, pourvu qu'on prenne les précautions nécessaires pour qu'elles ne soient pas directement en contact avec le courant d'air et n'en éprouvent pas des refroidissements.

SANITAS.

UNE ERREUR JUDICIAIRE

LE SECRET DE LA CONFESSION

La haute cour d'Aix, en France, a été saisie dernièrement de l'une de ces causes intéressantes désignées dans la loi française sous le nom de *révision d'une sentence de mort*. Il y a trois ans, un prêtre catholique, l'abbé Dumoulin, subissait un procès et était convaincu de meurtre à la grande consternation de la population catholique dont il était révérend. La victime du meurtre était une dame Blanchard, femme pieuse et riche ; et la preuve, bien qu'entièrement circonstancielle, fut trouvée suffisante pour entraîner la condamnation du prêtre accusé.

Madame Blanchard était présidente d'une association charitable catholique et à ce titre elle vint un jour au presbytère chercher une certaine somme d'argent qui avait été déposée entre les mains du curé. Cette somme était de \$2,400 (12,000 francs), que l'abbé Dumoulin lui remit à sa demande.

On avait accès au presbytère par un vieux monastère dont le personnel avait été supprimé depuis plusieurs années mais dont la bâtisse était encore assez bien conservée. Madame Blanchard fut reçue au presbytère par le sacristain qui se nommait Kloser, et qui s'en retourna à son ouvrage après avoir fait entrer Mme Blanchard par la barrière.

Lorsque le prêtre lui eût remis l'argent, il offrit à cette dame d'aller la reconduire jusqu'à la barrière du cloître mais comme il était un peu indisposé elle refusa disant qu'elle connaissait parfaitement le chemin et comme c'était vers midi, elle n'appréhendait aucun danger.

Madame Blanchard ne retourna pas chez elle et sa famille commença dès le même soir à s'alarmer et à faire des recherches. Quatre jours plus tard, son cadavre fut découvert dans l'une des cellules vides du vieux monastère. Il portait des marques de mort violente faites avec un couteau et son argent avait disparu. On fit des perquisitions dans le presbytère et l'on trouva l'un des couteaux de table couvert de sang humain et aussi un mouchoir appartenant à la défunte et dans lequel elle avait mis son argent.

Les soupçons tombèrent tout d'abord sur l'abbé Dumoulin qui était, de son propre aveu, la dernière personne qui eût vu madame Blanchard vivante. Il subit son procès, fut trouvé coupable et condamné à la déportation pour la vie, la sentence de mort n'étant pas infligée en partie à cause de son caractère indélébile et en partie à cause de la nature de la preuve. Cette affaire causa un vif émoi dans le temps, mais fut graduellement oubliée et l'on ne se souvint plus de l'abbé Dumoulin que comme un triste exemple de la dépravation humaine.

Il y a quelque cinq mois cependant, une révélation étonnante se fit : Kloser, le sacristain, fut pris de remords et confessa publiquement que c'était lui qui avait tué madame Blanchard pour la voler. Il fit le récit détaillé de toutes les circonstances de son crime avec une minutieuse précision. Il savait que cette dame avait une forte somme d'argent en sa possession et se procurant un couteau à la cuisine du presbytère il la sui-

vit dans le corridor, la poignarda et jeta son cadavre dans une cellule où il fut trouvé plus tard. Le couteau taché de sang et le mouchoir furent cachés par lui dans le presbytère et il se tint à l'écart pendant quelque temps.

Le trait le plus remarquable c'est que le lendemain du jour où le corps fut découvert, le coupable fut frappé de remords de son crime qu'il alla déclarer en confession à l'abbé Dumoulin lui-même.

Quand celui-ci fut plus tard accusé de meurtre, il ne fit aucune tentative pour se disculper même en jetant le soupçon sur le véritable coupable qui fut ainsi protégé par le dévouement du prêtre. Non-seulement celui-ci garda le secret du confessionnal mais, de peur de manquer à ses obligations, il se garda même de laisser entendre que le sacristain avait les moyens de commettre le crime, ce qui aurait certainement pu être fait si le crime ne lui avait pas été révélé au tribunal sacré.

Vu la confession entière de Kloser, la cour supérieure d'Aix décréta qu'elle voulait faire un nouveau procès à l'abbé Dumoulin qui fut unanimement acquitté du crime dont il avait été si injustement trouvé coupable.

Il retourna à son église après environ trois années d'exil et ce fut l'occasion d'une démonstration des plus émouvantes. Il est maintenant encore à l'exercice de son ministère, après avoir donné au monde un nouvel exemple de ce que veut dire le secret de la confession pour le prêtre catholique.

LA BIBLIOTHÈQUE DE FAMILLE

La bibliothèque exerce aujourd'hui une telle influence dans la famille, que nous voudrions pouvoir donner à ce sujet toute l'étendue qu'il réclame. Contraint de nous borner, nous signalerons du moins les causes principales de cette influence. L'importance de composer la bibliothèque selon les principes chrétiens, se tire d'abord de la passion universelle qu'on affecte aujourd'hui pour la lecture. Dans ce siècle, tout le monde sait lire, tout le monde lit beaucoup, plusieurs beaucoup trop. De là l'obligation plus stricte que jamais de

ne recevoir dans la bibliothèque que des livres dont l'enseignement ou les préceptes n'aient rien d'opposé à l'esprit chrétien. Il n'y a pas à se dissimuler le danger *pour tous* des lectures erronées ou malsaines. Comme on subit malgré soi l'influence fâcheuse d'une atmosphère délétère où l'on vit, on subit, même quand on le nie, l'influence des lectures dont se nourrit l'esprit et le cœur.

« Je défie la femme la plus pure, la plus affermie dans la vertu, disait le pieux curé de Sainte-Valère, de faire quelque temps son occupation habituelle de semblables mauvaises lectures, sans être fortement ébranlée ; il est impossible de résister constamment à de pareilles atteintes. La vie du ménage paraît froide et décolorée à côté de celle d'une héroïne de roman ; et comment le pauvre mari supporterait-il la comparaison avec ces héros imaginaires ? » (1)

« Ah ! vous croyez, ajoute le Père Huguet, qu'on peut jouer légèrement avec ces choses, et passer impunément dans ces flammes ! C'est là une illusion déplorable.

« J'ai vu les cœurs les plus nobles, les esprits les plus solides, les imaginations les plus brillantes et les plus pures, perdre toutes leurs facultés, toutes leurs vertus, et tromper de la manière la plus déplorable les plus belles espérances, pour s'être imprudemment jetés sur ces livres. » (2).

H. CHAUMONT, prêtre.

(*A continuer.*)

BOUTONS D'OR

OU

PENSÉES DÉLICATES, FINES, SPIRITUELLES, PROFONDES.

La colère, les mots piquants sont la ressource des âmes vulgaires et n'ajoutent rien à la bonté d'une cause, leur effet le plus sûr est de tout envenimer.

(1) *Confér. de Sainte-Valère*, t. II, p. 233.

(2) Le R. P. Huguet : *Des délassements permis*, p. 101. — Nous avons pris dans cet intéressant ouvrage un certain nombre de citations, en confirmation de ce que nous disions. Nous ne croyons pas que l'on puisse traiter d'une manière plus complète ni plus sage les difficiles matières qu'abordait l'auteur. L'on ne saurait conseiller la lecture d'un meilleur ouvrage à une femme chrétienne qui ignorerait encore ce que présentent de dangers les plaisirs du monde.

Pour celui-ci, la sagesse, c'est de se mépriser soi-même ; pour celui-là, c'est de mépriser les autres.

Ce mot, si souvent répété :

Que la vengeance

Est un plaisir divin, n'est qu'une fausseté.

Mes enfants, la vengeance est chose détestable ;

C'est une passion, c'est un vice odieux,

Et si l'on en a pu faire un plaisir des dieux,

C'est au temps où les dieux ne valaient pas le diable.

La vanité est une intrigante, une petite effrontée qui se mêle de tout, pénètre partout et laisse une trace de son passage sur les meilleures choses.

On voit les têtes vides s'élever, comme les ballons, portées par ce gaz subtil qu'on appelle la vanité. Les plus légères montent le plus haut.

Oh ! le monstre ! dit-on à l'aspect du malheureux venu au monde sans bras ou sans jambes. Mais on est plus indulgent pour ceux qui n'ont pas de cœur.

Les oiseaux au nid ont le bec jaune ; il y a des hommes qui l'auront toute leur vie. Naïfs dans la jeunesse et niais dans l'âge mûr, ils n'ont rien vu, ni rien compris ; à quarante ans, ils traînent encore leur coquille.

Enfin, à la vue de tout ce que j'ai vu faire de sottises à l'univers depuis que je suis de ce monde, j'en conclus que les peuples s'instruisent, non pas en apprenant les vérités, mais en pratiquant longtemps par eux-mêmes de grosses erreurs dont ils se mordent les doigts. Se mordre les doigts est la seule manière d'apprendre. Ce n'est pas le chemin de l'école et pourtant c'est le plus long, mais il paraît qu'il en faut passer par là. C'est s'avancer presque que de faire des sottises. On en fera peut-être encore, mais on saura du moins qu'en penser.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(Suite)

XV

— Loin de moi cette pensée. Crois bien, Rose, que mon plus cher désir a pour objet ton bonheur.

Le mariage eut lieu.

Prosternée sur le sol de l'église, je suppliai Dieu de protéger Rose. J'avais tout oublié, mes souffrances passées, mes déchirements présents, l'isolement, la tristesse à venir, la désolation de ma vie : je ne pensais plus qu'à Rose.

“ Qu'elle soit heureuse ! ” disais-je, et je priais avec ardeur.

Cette excitation me soutenait encore, lorsque je revins avec mon père dans notre maison, désormais bien grande.

Pour dissiper la tristesse à laquelle je voyais le cher vieillard en proie, je parlai beaucoup, disant ce que j'avais rêvé pour notre vie à tous deux, combien je la ferais douce et calme !

Je ne voulais plus que mon père travaillât autant qu'il l'avait fait jusqu'à ce jour. Je voulais être initiée à toutes ses affaires, afin de pouvoir lui épargner de trop grandes fatigues.

Oui ! oui ! notre existence serait calme et douce. Nous nous aimerions tant ! nous aurions tant de solitude l'un pour l'autre.

Ces modestes projets ne devaient pas se réaliser entièrement ; mais je puis me rendre cette justice : le malheur qui les traversa ne fut pas causé par moi.

XVII

La première année du mariage de Rose me parut être fort heureuse *pour elle*. Je m'exprime ainsi parce que ce bonheur, fait tout entier de frivolité, n'aurait pu me contenter.

André et elle voyageaient beaucoup, recevaient beaucoup et acceptaient toutes les invitations qui leur étaient faites. Du jour au lendemain, Rose se transforma. De simple jeune fille un peu campagnarde, elle était devenue une jeune femme aux manières distinguées, aux toilettes pleines de bon goût.

Elle avait métamorphosé la vieille maison de son beau-père. Ne voulant pas se fier au bon goût, en l'habileté du tapissier de Montford, c'était de Rennes qu'elle avait fait venir un charmant mobilier. Sa belle-mère hasarda quelques remontrances, essaya de lui dire qu'il ne fallait pas ainsi escompter l'avenir, que la prudence commandait de songer aux fluctuations possibles des affaires : tout avait été inutile.

Rose répondait assez sèchement qu'elle ne faisait point de dépenses au-dessus de ses ressources et que d'ailleurs, elle avait l'approbation d'André.

Mon père voyait tout, examinait tout et sa tristesse augmentait ; mais il ne me parlait jamais de son inquiétude. De mon côté, j'avais grand soin de ne lui rien dire qui put augmenter ses craintes.

A la fin de cette dernière année, Rose eut un fils. Elle pria notre père d'en être le parrain. Il refusa ; je dus le supplier longtemps pour qu'il revint sur sa décision.

Dès les premiers mois de l'année suivante, un changement notable se produit dans les manières d'André envers sa femme. Il ne semblait plus la regarder que comme une enfant sans conséquence et s'inquiétait peu d'éveiller sa susceptibilité. Rose, fâchée, redoubla d'étourderie. Elle multipla ses plaisirs, s'adonna plus que jamais au luxe ; mais son humeur s'altéra, parfois elle parut triste.

J'évitais de la questionner, j'eusse craint de la froisser ; je préférais attendre qu'elle se confiât à moi. Cela ne tarda pas guère ; toutefois sa confiance ne lui rendit pas le calme. Je m'efforçai, en effet, de lui donner quelques conseils prudents, de lui recommander, surtout, de faire en sorte qu'elle n'irritât point son mari.

Elle me répondit brusquement n'avoir réclamé de moi que

des consolations et non des conseils ; puis elle me quitta très-chagrine, et resta plusieurs semaines sans me revenir voir.

Un matin, cependant, elle arriva joyeuse et l'air triomphant ; elle me demande de l'écouter dans le plus grand secret. Je tres-saillis, depuis longtemps mes craintes étaient grandes, elles se trouvèrent dépassées.

André voulait habiter Rennes, et Rose un peu inquiète, cependant, de la façon dont notre père accueillerait cette communication, Rose se félicitait d'un tel projet.

— Cela ne se peut, dis je, étonnée et alarmée tout à la fois. André ne saurait oublier à ce point ses devoirs. Il laisserait sa mère, si âgée, seule pour soigner son père paralytique ?

— Oh ! répliqua Rose, il fera une large pension à ses parents. Sa mère pourra se faire aider davantage si elle le veut.

— Se faire aider par qui ? Par des domestiques. Crois-tu, ma sœur, que cette aide puisse remplacer, pour elle et pour le pauvre infirme, la vue de leurs enfants !

— Tu es toujours trop sentimentale, Martine, dit ma sœur avec impatience. André, occupé comme il l'est, peut-il beaucoup aider à sa mère ?

André, peut-être ; mais toi, Rose ?

— Moi ? Tu ne connais guère ma belle-mère ! C'est bien la plus obstinée vieille femme qu'il soit possible de rencontrer ! Toujours grondeuse, elle craint de me faire plaisir jusque dans les moindres choses.

— Mais, Rose, prends-tu garde à ne point froisser ses idées et ses goûts ? A son âge...

— Dispense-toi de continuer. L'âge ne saurait, il me semble, autoriser une mauvaise humeur perpétuelle. Il n'est pas, d'ailleurs, question de cela, mais du départ projeté. A ce sujet, je venais te demander deux services importants. Mais tu es si mal disposée ! ..

— Tu te trompes complètement. Que désires-tu de moi ?

— D'abord que tu plaides notre cause auprès de mon père. Je le ferai. Seulement, je crains de ne pas réussir à calmer

la colère qu'il éprouvera tout d'abord, non plus qu'à adoucir le chagrin qu'il en gardera ensuite.

Rose s'agita avec impatience.

— Ne dirait-on pas, s'écria-t-elle, que nous voulons aller au bout du monde ! Les six lieues qui nous sépareront de vous ne forment pas une distance tellement effrayante que l'on ne puisse les franchir souvent, à tout le moins une fois par semaine.

— Soit ; cependant il y a une autre considération. André fera-t-il bien en laissant à notre père un surcroît de travail ?

Pour cela, j'y ai pensé, je t'assure ; mais André m'a fait comprendre qu'il sera infiniment utile à nos intérêts communs d'avoir une maison à Rennes.

— L'avenir le prouvera. Mais n'avais-tu pas deux demandes à me faire, quel est le sujet de la seconde ?

Rose hésita longtemps. Enfin, elle m'avoua que les dépenses de son ménage n'avaient pas toujours été bien équilibrées, et que des dettes, dont elle ne voulait pas parler à son mari, la tourmentaient beaucoup, surtout dans ce moment, où la perspective d'un changement de résidence allait rendre ses créanciers plus pressants.

Je pouvais venir en aide à ma sœur sans mettre personne dans mon secret. Ma part du legs de notre tante m'avait été laissée en toute propriété par mon père. Je m'empressai de demander à Rose le chiffre de la somme qui lui était nécessaire. Elle me le dit, je restai stupéfaite de l'importance du total. Je voulus même faire quelques représentations pour l'avenir. Rose les reçut fort mal.

Une invincible tristesse me resta de cette entrevue. J'apercevais trop clairement que le bonheur de Rose était à peu près évanoui.

Ma pauvre sœur, hélas ! n'avait ni un cœur, ni une intelligence tendant à chercher la paix dans l'accomplissement de ses devoirs.

La légèreté l'avait portée à assumer sa tâche ; la légèreté, encore, la guiderait dans toutes ses résolutions.

XVIII

Ainsi que je l'avais prévu, mon père accueillit fort mal le projet annoncé. Il perça à jour ce que les raisonnements mis en avant renfermaient de faux et d'égoïste, mais il devait briser son autorité contre la résolution bien arrêtée d'André. Ce départ fut triste pour nous. Rose me répétait sans cesse qu'elle viendrait souvent nous voir, néanmoins (je n'eusse pu expliquer cette impression) je sentais que la séparation définitive commençait...

Ma vie occupée reprit son cours habituel. Je travaillais avec mon père. Je m'efforçais, autant que je le pouvais, de lui éviter de grandes fatigues. Je réussissais vraiment à lui faire trouver la maison agréable, car il avait rompu à peu près toutes ses relations d'autrefois, et il passait avec moi tout le temps dont il pouvait disposer.

C'était une grande consolation pour moi.

J'allais aussi souvent que faire se pouvait chez les parents d'André ; mais, là, j'étais impuissante à ramener un peu de joie : le départ de leurs enfants avait brisé les vieillards.

— Ce n'était pas la peine à lui de revenir, disait le paralytique, puisque c'était pour nous quitter ainsi !

La mère se taisait, mais ses pleurs me navraient.

Rose, tenant sa promesse, venait souvent nous voir ; chaque fois, ses manières me paraissaient devenir plus extravagantes. Ses toilettes étaient toujours luxueuses. Elle me racontait avec enthousiasme la vie de fête qu'elle menait.

— On ne veut pas croire que j'ai été à peu près une simple paysanne, me dit-elle un jour avec complaisance. On nous suppose une grande fortune. Je laisse les gens croire. Cela ne fait tort à personne et peut aider André dans ses affaires.

— Mais cela ne peut-il être, aussi, une cause de dépenses au-dessus de vos ressources ?

— Tu es toujours pessimiste, je le vois ; tu juges de la vie dans une grande ville comme de celle que l'on mène dans un petit bourg comme Ifendic.

— Je sais bien qu'un changement de résidence amène un changement d'habitudes ; mais je sais, encore, qu'il ne faut pas s'aventurer, sans grandes précautions, sur un terrain que l'on ne connaît pas.

Rose ce jour-là, me quitta assez peu satisfaite. De longtemps, elle ne revint à Iffendic. Je l'allai, cependant, voir trois mois après, car un second fils venait de naître.

Je m'attendais bien à trouver la maison sur le pied d'une certaine recherche, mais tout ce que j'avais pu prévoir était dépassé. Aucune influence salutaire ne balançait l'orgueilleux entêtement du mari et l'étourderie de la femme. Je me gardai de faire part de ceci à mon père : le malheur arriverait toujours assez promptement.

Un an à peine après l'établissement à Rennes des deux époux, les demandes d'argent commencèrent. Elle furent, tout d'abord, adressées à la mère d'André, qui y répondit de son mieux ; mais ses ressources furent vite épuisées. Ensuite, on eut recours à moi. J'envoyai toutes mes économies personnelles, me contenant de recommander la prudence.

André, lui-même, m'écrivit que cet argent me serait remboursé avant peu, qu'il ne me l'aurait point emprunté, s'il n'eût été pressé de conclure une affaire magnifique.

Je ne crus pas un mot de ces promesses. Je fis sagement, car des demandes semblables arrivèrent de plus en plus pressantes. Force me fut de ne pas les laisser davantage ignorer à mon père.

— Ce que je vois clairement, me répondit mon père, c'est qu'il est urgent de briser mon association avec André. Je ne veux pas courir avec lui à la faillite.

Je fus terrifiée ; mes plus grandes craintes n'étaient pas allées jusque-là !

Sur ces entrefaites, la mère d'André dut s'aliter.

J'avais écrit à Rose et à André. Ils vinrent passer une journée à Iffendic. J'essayai vainement de les retenir plus longtemps ; ils retournèrent à Rennes. Le surlendemain de leur départ la moribonde expira dans mes bras, en me suppliant de dire à ses enfants qu'elle leur pardonnait le mal venu d'eux, et en me recommandant de dire plus tard à ses petits-fils combien elle les avait aimés !

A ROME : PAR CI PAR LA CHAPITRE NEUVIÈME

Par la même malle, vous recevrez la *Voce*, où il y a un petit article sur Mgr Labelle, que j'ai traduit mot à mot, et un grand article sur Guillaume et la France, que je ne traduis pas du tout.

Je vous charge de distribuer mes présents :

A vous, M. Payette, grand promoteur de la dévotion du rosaire, la Madone du rosaire, que l'on voit à Ste Sabine, une des plus belles de Rome ;

A M. Cabana, le martyr de je ne me rappelle plus quel saint ; mais dans tous les cas, un tableau splendide ;

A madame Brunet, saint Benoit Joseph Labre, le saint dont on fait aujourd'hui l'office au bréviaire romain ;

A Alphonsine, qui a un moulin à coudre, une couturière avec sa machine : une demoiselle fine et fluette ;

Mais à Caroline, il faut quelque chose de plus robuste : une fileuse à la quenouille, ouvrage qui n'empêche pas de dire ses *patenôtres* ;

A Moïse, comme voici venir les travaux du printemps, un bêcheur pour l'aider dans son jardin.

Ici l'été vient toujours et n'arrive pas. La température se tient longtemps au même niveau. Il y a un printemps, ce que nous ne connaissons pas au Canada. Nous passons subitement de l'hiver à l'été.

Passant de cette lettre à mon lit, je vous dis bon soir et au revoir !

Jeudi, 17 avril. — Vais-je le dire ?... Vais-je le taire ?... Je vais le dire, ma chère mère, espérant que cet acte de franchise vous empêchera de soupçonner que je vous cache quelque chose, afin de ne pas vous inquiéter. Ce soupçon serait lui-même la plus cruelle des inquiétudes.

J'ai daté cette page du 17 avril, et pourtant je ne la remplis que le dix-huit ; car hier une révolution de bile m'ôtait le goût et l'entrain nécessaires pour tenir une plume. Hier matin donc, je pris médecine. Voyez si je suis devenu raisonnable, depuis que j'habite la capitale de la catholicité : vous ne pouviez me décider au Canada à prendre des purgations ; ici, de moi-même, j'en prends deux dans l'espace de quinze jours.

Qui change de pays
Change aussi d'habits.

Or cette première médecine ne produit pas l'effet que j'en attendais. J'en ajoutai une seconde, voulant aller plus vite en

besogne, ménager un temps qui n'est précieux. Mais j'avais oublié le proverbe :

Qui court à tomber.
Ferait mieux marcher.

Celle-ci fit trop d'effort. Elle porta au cœur, la bile reflua au cerveau et je dus me coucher.

Vous disiez vrai dans votre avant-dernière lettre : " S'il tombe malade, ces bonnes sœurs le soigneront." Le proverbe ne ment pas :

Rien au monde n'égale une mère en bonté,
Si ce n'est, toutefois, la sœur de charité.

La mère supérieure, qui est un vétéran dans le métier, connaît une foule de recettes, et me fit bénéficier de quelques-unes. Elle me donna pour infirmière une petite sœur, native de Birmingham en Angleterre, irlandaise comme sœur Thérèse, qui me soigna à St Laurent, Véronique de nom, et, grâce à ses soins, un quatrième proverbe se vérifia :

Souvent le matin qui est noir
Devient brillant et beau le soir.

Je craignais la fièvre romaine. On fit l'essai du thermomètre en le plaçant sous l'aisselle du bras gauche près du cœur. Après vingt minutes, on le retira pas glacé, mais presque. Cette expérience était plus que rassurante ; et je pus demander au sommeil le repos qui devait remettre la cervelle à sa place et le cœur dans son assiette.

Et tout est bien
Qui finit bien.

Vendredi, 18 avril. — Journée tranquille. Je suis mieux, un peu faible des suites de mes remèdes. Je travaille peu. Cependant, mon infirmière, faisant sa petite mère, me gronde. C'est la première fois que je me fais gronder depuis que j'ai quitté St-Lin. C'est la même chose absolument, on dirait que cette petite sœur répète sa leçon mot à mot. Vous pouvez juger si la gronderie a produit son effet. A 8 heures, ce soir, une petite tasse de quelque chose, nouvelle gronderie, parce que je n'étais pas encore couché. Les femmes sont bien partout pareilles ; mais enfin cette sœur a raison. Je vais me mettre au lit.

Pas de lettre encore aujourd'hui. Mais je n'ai aucun soupçon que vous m'oubliez, que vous me négligez. La faute en est à la poste, au chemin de fer, à la mer, au bâtiment, au Canada, à l'Angleterre, à la France, à l'Italie, à tout le monde, à vous excepté ô mère et ami. Et ce plaisir est pour demain, pour après-demain ; attendu vivement il n'en sera que plus doux.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

No 3, 8me année

1er Mars 1892

L'ETUDIANT

RELIGION, SCIENCES et LETTRES.

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{TR}E

DIRECTEUR.

SOMMAIRE :

J. A. Chagnon

F. A. Baillaigé, p^{tr}e

PHILOSOPHIE : L'histoire et l'histoire de la
philosophie

Geilio.

LES IMMUNITÉS ECCLESIASTIQUES :

L'Eglise et l'Etat, article préliminaire.

Romanus.

Lettre du R. P. Augier au R. P. X. — Lettre
de Mgr Gouthe-Soulard au R. P. Augier

Si je suis sincère ?

J. G. Boissonneault

Hommes et Choses

F. A. Baillaigé, p^{tr}e

SUPPLÉMENT :

LA VOIX ORATOIRE

A. Monroe.

CE QU'IL FAUT LIRE

G. Kurtz.

ABONNEMENT

UN NUMÉRO, 2 CENTIMS.

\$1.00

Les abonnements

PAR AN.

dâtent du 1er janvier.

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q., CANADA

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins
relié 60 centins, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE.

Comme nous l'avons annoncé, les *English Homonyms* et les
Homonymes Français, du même auteur, se vendent, l'exem-
plaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun
de ces deux volumes une réduction de 50/100 pour les abonnés
de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir
l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour
25 centins, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillairgé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, tire les fleurs naturelles, tra-
vaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentien-
nes, Mâlines et Duchesse. Visite sollicitée.

Docteur C. Lavolette

Membre de la Société Française d'Otologie et de Laryngologie de Paris.

MALADIES du NEZ, de la GORGE et des OREILLES.

Heures de consultation : Les lundi, mercredi et vendredi, 9 à 11, 2 à 4, 7 à 8.

Les mardi, jeudi et samedi, 2 à 4, 7 à 8.

49^e rue St-Denis, Montréal.

BELL TELEPHONE : 6859.

SOUS PRESSE

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (o) —

250 pages, belle reliure, l'exemplaire 50 centins.

On peut souscrire dès maintenant au bureau de l'ETUDIANT.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les
HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillairgé pour 15 centins, et les
ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.